Document généré le 4 août 2025 16:10

**Québec français**

# Chaque homme est une culture qui appelle le dialogue

André Gaulin

Numéro 30, mai 1978

Le dialogue des cultures

URI : https://id.erudit.org/iderudit/56621ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gaulin, A. (1978). Chaque homme est une culture qui appelle le dialogue. *Québec français*, (30), 58–59.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ATELIER SUR LA POÉSIE

# Chaque homme est une culture qui appelle le dialogue

Chaque femme, chaque homme est une culture avec sa civilisation, ses échanges, ses influences, ô combien mystérieux, ses goûts, ses images. Chaque homme/femme a fini par sortir du pays intra-utérin et liquide pour prendre forme sous le vent, devenir un arbre, une île au loin distraite, un chant solo, un oiseau, et prendre corps dans ce monde qui nous rattache.

Un moment important de notre longue naissance a été notre sortie de l'enfance, dans sons sens latin, ce temps où nous ne savions pas encore parler. Nous avons donc accédé une première fois à la langue de notre mère, à la réalité du monde par la prise de possession des mots. Le plaisir du langage fut alors celui de l'ébahissement de ceux qui nous voyaient parler. Nous avons appris les mots comme une forme humaine de l'échange, sous ses dehors les plus utiles. La vérité de l'enfant qui dit j'ai faim / j'ai soif / j'ai peur.

Et puis nous avons aussi, par la suite, appris le langage comme un refuge, un moyen de nous cacher et peut-être bien de nous murer. Mais peut-être aussi que la société nous a davantage forcés à maintenir le discours humain qui devenait le nôtre, à son niveau le plus bas, le plus mesquin quand la société d'abondance nous gave comme des oies par la publicité télévisée ou quand la société industrielle capitaliste nous réduit à ne parler qu'en termes d'utilité, de menaces, obturant les chemins du rêve.

Quand est-ce que chacun de nous a découvert la poésie ? Combien sommes-nous à pouvoir nous offrir ce luxe de jouer avec les mots, de projeter en eux ou par eux les envers du réel, les endroits du mensonge troqué contre la vie ? Combien sont-ils ces pays à avoir exilé la poésie (dite valeur bourgeoise) et combien sont-ils les pays à l'avoir travestie ? De sorte que la poésie n'est plus souvent qu'une mal aimée transfuge, qu'une terroriste de l'ordre ou de ce qu'on appelle ainsi, qu'une petite intellectuelle de chapelle et quoi encore.

**« La poésie est une expérience profonde et mystérieuse qu'on tente en vain d'expliquer, de situer et de saisir dans sa source et son cheminement intérieur. Elle a partie liée avec la vie du poète et s'accomplit à même sa propre substance, comme sa chair et son sang. Elle appelle au fond du cœur, pareille à une vie de surcroît réclamant son droit à la parole dans la lumière. Et l'aventure singulière qui commence dans les ténèbres, à ce point sacré de la vie qui presse et force le cœur, se nomme poésie »**

***(Anne Hébert).***

Comme le pain qui n'a plus son ancienne farine, comme le pain qui n'a plus ses mitrons, la poésie fout le camp Villon, la poésie fout le camp Miron, la poésie fout le camp Ferré, la poésie fout le camp Beaucarne, la poésie fout le camp chez tous ceux qui encore l'accueillent. Elle a toujours ses commensaux, elle a toujours ceux qui croient encore au rêve, elle a toujours ceux qui encore cherchent derrière les mots le poids des choses, derrière la musique l'harmonie du monde, derrière les formes la transcendance.

Comme Trenet, la poésie a toujours ses « fidèles » à des choses sans importance, les plus précieuses, les moins utiles, les plus gratuites, les plus intimes, les plus fragiles « car ce qui meurt a plus de poids et d'importance » (Jean-Pierre Ferland). La poésie reste toujours « la blessure la plus proche du soleil » (Char). La poésie est toujours, comme le pain, « la solitude rompue » (Anne Hébert).

La poésie est la parole en liberté, en fraternité dans l'inégalité de ce monde où nous avons un droit de naissance, un droit à la différence, un droit à l'expression libre, un droit à la solidarité pour ce que Charlebois a appelé la « solidaritude ». La poésie est aussi vraie qu'il est vrai que nous avons tous un corps souverain malgré les asservissements de toute espèce, la poésie est aussi unie qu'il est vrai que nous convergeons tous vers la même humanité. Différents et tellement semblables, semblables mais tellement différents.

Mais non pas de cette uniformité réductrice de ceux qui veulent nous trahir dans l'homo economicus (le consommateur perverti au profit du revenu international BRUT). Aussi la poésie, voix (voie) pour l'échange de chacun à chacune dans leur originalité unique qui appartient à la vie, la poésie est-elle aussi voix (voie) collective des groupes, des ethnies, des nations, des humanistes (contre les néo-barbares de l'invasion terrestre qui vident jusqu'aux entrailles de la vieille planète, seule patrie encore connue de l'homme).

C'est ici qu'intervient la poésie québécoise dans le dialogue des cultures. Poésie de la parole occupée, poésie de la parole chargée aussi. Poésie solitaire dans son exil et solidaire dans son échange. Poésie feu et lieu dans l'espace et la durée, poésie debout comme un monument, poésie les reins cambrés dans sa lutte totale pour la dignité de l'homme, fraternellement unie à toutes les poésies nationales, ethniques ou régionales, à toutes les poésies singulières qui disent encore les vieux idéaux de cet animal têtu qu'est l'homme.

Cette poésie vous prend par la main, elle n'a pas le cœur arrogant ni le regard hautain et je reprends là le court et beau texte du psalmiste, poète avant tout, semblable et frère, qui ne cherche pas de prodige et tient son âme en paix et repos comme un enfant sevré contre sa mère (Psaume 131).C'est un peu dire comme le poète Miron : « Un jour j'aurai dit oui à ma naissance ».

Oui, remettre cette poésie de lutte et de paix, dans la violence du temps, à tout le monde, à chacun et chacune. La poésie d'aujourd'hui, « désolée sereine ».

« Ma désolée sereine
ma barricadée lointaine
ma poésie les yeux brûlés
tous les matins tu te lèves à cinq
[heures et demie
dans ma ville et les autres
avec nous par la main d'exister
tu es la méconnue de notre lancinance
ma méconnue à la cime
tu nous coules d'un monde à l'autre
toi aussi tu es une amante avec
[des bras
non n'aie pas peur petite avec nous
nous te protégeons dans nos puretés
[fangeuses
avec nos corps revendiqués beaux
et t'aime Olivier
l'ami des jours qu'il nous faut espérer

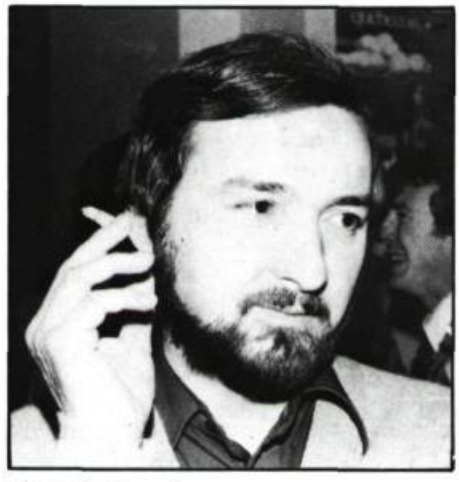
et même après le temps de l'amer
quand tout ne sera que mémento à
[*la lisière des ciels*
tu renaîtras toi petite
parmi les cendres
le long des gares nouvelles
dans notre petit destin
ma poésie le cœur heurté
ma poésie de cailloux chahutés
(Gaston Miron).

**André GAULIN**

# ATELIER: RADIO

Je ne pense pas que nous devions, dans un atelier comme celui-ci, nous livrer à un débat trop théorique sur la *radio comme instrument du dialogue* des cultures, mais tenter plutôt de nous renseigner les uns les autres sur nos expériences respectives, nos attentes, nos pratiques.

Pour lancer la discussion, je me contenterai donc, en quelques mots, de raconter un peu ce qui s'est passé chez moi, au Québec, et ce qui s'y passe aujourd'hui dans le domaine de la radio. C'est là, en effet, le seul sujet que je me sente en mesure de traiter, convaincu par ailleurs que l'expérience québécoise, malgré sa spécificité, recoupe celle de beaucoup d'autres sociétés.



*François Ricard*

Comme moyen d'ouverture au monde et aux autres cultures, on peut dire *que la radio a joué au Québec un rôle* de premier plan au cours des années trente et quarante, c'est-à-dire dans le premier quart de siècle qui a suivi son apparition et pendant lequel elle s'est rapidement généralisée. Ceux qui connaissent l'histoire du Québec savent quelles transformations profondes a subies notre société durant ces années, alors que l'histoire et la modernité ont fait pour ainsi dire une brusque irruption dans notre communauté jusque-là farouchement repliée sur elle-même, maintenue dans l'ignorance presque totale du monde extérieur et vivant dans un isolement qui risquait de plus en plus de l'étouffer. Or c'est tout le système de ses représentations traditionnelles qui, sous le coup de pressions de toutes sortes, internes et externes, vole en éclats durant les années trente et fait place peu à peu au Québec actuel, beaucoup plus ouvert aux valeurs modernes et au pluralisme idéologique et culturel. Je ne dis pas que l'apparition et la généralisation de la T.S.F. — comme on l'appelait alors — aient été la seule ni même la principale cause de ce bouleversement, mais une chose est sûre : le rôle de la radio y a été crucial.

Ces gros récepteurs autour desquels, dans chaque maison du Québec, l'on se réunissait pour le chapelet en famille, se mettaient ensuite, une fois le chapelet terminé, à parler enfin aux auditeurs un autre langage que celui de leurs curés ; les nouvelles qu'ils écoutaient, venues d'Europe et d'ailleurs, leur faisaient voir autrement leur propre pays, le relativisaient en quelque sorte, et leur révélaient des solidarités jusque-là inconnues. Leur notion de l'espace, leur conscience du monde se trouvaient profondément modifiées, élargies, par les voyages que les ondes hertziennes leur faisaient accomplir. Certes, cette intrusion, car c'en était bien une, mettait en péril leurs anciens enracinements, elle menaçait le tissu villageois et provincial très serré qui les avait enveloppés jusqu'alors. Mais, pour compenser, elle leur inspirait du même souffle un nouveau dynamisme, un nouveau sens de l'appartenance, et les relançait ainsi dans l'histoire. En fait, le Québec actuel ne serait pas ce qu'il est sans ces voix qui, du monde entier, se sont alors mises à s'adresser à lui à travers la radio.

Il faut souligner aussi l'effet qu'a eu la radio sur la conscience linguistique des Québécois de ces années-là. Le français, que l'histoire de notre domination avait ravalé au rang de langue méprisée, coupable même, retrouvait en partie, grâce à la radio, son pouvoir et son prestige. Citoyen de seconde zone depuis plus d'un siècle et demi, le francophone du Québec, à qui ses maîtres avaient fait croire qu'il parlait une langue morte, à usage strictement provincial, découvrait soudain qu'il était possible de dire, d'écouter et de comprendre en français non seulement sa propre culture et sa propre situation, mais celles des autres peuples et de la planète entière. Aussi n'est-il pas exagéré de dire que la radio, à cet égard, a contribué à régénérer la confiance linguistique du Québec, à la décomplexer et à renouveler l'attachement des Québécois au français.